

languedoc.roussillon
cinema



> **Petit
Carnet #7**

GERONIMO

Un film de Tony Gatlif

Du film au public

Languedoc-Roussillon Cinéma suit toutes les étapes de la vie d'un film : tournage, projections en public, prolongements pédagogiques. La valorisation des films, du territoire et des professionnels qui y travaillent est notre priorité. Une de nos actions est la conception d'outils présentant et analysant les films tournés ici, parmi lesquels plusieurs courts métrages de réalisateurs prometteurs. Ici, c'est un long métrage d'un cinéaste confirmé dont il s'agit : **GERONIMO**, que Tony Gatlif a tourné en partie en région Languedoc-Roussillon en 2013. Sorti en salle en 2014, nous continuerons à susciter des projections de ce film en 2015 et 2016, pour le plaisir du public.

Karim Ghiyati, directeur de Languedoc-Roussillon Cinéma

Synopsis

Sud de la France. Dans la chaleur du mois d'août, Geronimo, une jeune éducatrice veille à apaiser les tensions entre les jeunes du quartier Saint-Pierre. Tout bascule quand Nil Terzi, une adolescente d'origine turque s'échappe de son mariage forcé pour retrouver son amoureux, Lucky Molina, un jeune gitan. Leur fuite met le feu aux poudres dans les deux clans. Lorsque l'affrontement éclate en joutes et "battles" musicales, Geronimo va tout tenter pour arrêter la folie qui embrase le quartier.

Filmographie sélective de Tony Gatlif

1975 : *La Tête en ruines*
 1982 : *Les Princes*
 1993 : *Latcho Drom* (Cannes 1993 : Prix Un Certain Regard)
 1997 : *Gadjo dilo* (Locarno 1997 : Léopard d'argent)
 1998 : *Je suis né d'une cigogne*

Histoire du film

Depuis plus de trente ans, Tony Gatlif, né à Alger en 1948 d'une mère Gitane et d'un père Kabyle, s'est taillé une solide réputation de "cinéaste du monde gitan", mais n'en cultive pas moins l'éclectisme d'une filmographie ouverte à toutes les cultures, influences et élans. Le "gadjo dilo" du cinéma français, qui a l'habitude de trouver l'inspiration de ses réalisations dans son histoire personnelle bigarrée, a été témoin, à 12 ans, du mariage forcé de son grand frère de 14 ans. Deux ans plus tard, en 1962, il quitte sa famille et l'Algérie pour ne pas subir le même sort, et débarque à Marseille. Suivront plusieurs années de "400 coups" et de séjours en maisons de correction, qui lui inspireront son premier scénario, **LA RAGE AU POING**, réalisé par Eric Le Hung en 1975.

"Si je n'avais pas fait du cinéma, je pense sincèrement que j'aurais été un grand délinquant. Heureusement qu'un éducateur m'a sauvé" confie le cinéaste qui inscrit **GERONIMO**, son 17ème long métrage, dans la lignée de **LOS OLVIDADOS** de "maître" Buñuel (1950). "C'est en maison de correction et grâce à mes éducateurs que j'ai découvert ce film qui, malgré sa violence, sa dureté, a du respect pour ces gamins". Ainsi, au-delà de la dénonciation du mariage forcé et de l'hommage aux éducateurs de rue, **GERONIMO** offre l'occasion à Gatlif de poser un regard différent sur la jeunesse déshéritée d'aujourd'hui. "Ces jeunes qui viennent d'Algérie, du Maroc, de Tunisie, de Syrie, d'Égypte... j'avais envie de les filmer pour leur donner une existence. Parce que quelque part, sans ce regard, cette jeunesse abandonnée – de ses parents, de l'État, de la société... – n'existe pas."

2002 : *Swing*
 2004 : *Exils* (Cannes 2004 : Prix de la mise en scène)
 2006 : *Transylvania*
 2010 : *Liberté*
 2012 : *Indignados*



Portraits



© Princes Productions

CÉLINE SALLETTE

Comédienne

Après un parcours théâtral classique, qui la fait passer du Conservatoire aux planches, Céline Sallette fait ses premiers pas au cinéma en 2005 dans ceux d'une discrète suivante (sans aucun dialogue) de **MARIE-ANTOINETTE** de Sofia Coppola. Particulièrement remarquée parmi les pourtant denses castings de **L'APOLLONIDE** (Bertrand Bonello en 2011) et de la série **LES REVENANTS**, elle auditionne pour un rôle de "second couteau" du casting, avant de repartir avec celui de... Geronimo ! "C'est avec Céline que j'ai réellement découvert le personnage que j'avais créé" déclare Gatlif. Pour la jeune comédienne, il a changé le sexe de son personnage et a entièrement repris le scénario sur lequel il travaillait depuis deux ans.



© Princes Productions

DELPHINE MANTOULET

Compositrice et Productrice

Pianiste de formation classique au goût prononcé pour le rock et l'électro, Delphine Mantoulet débute sa carrière de compositrice avec **EXILS** de Tony Gatlif en 2004. Elle enchaîne dès lors les collaborations artistiques avec le cinéaste en compagnie duquel elle est nommée deux fois au César de la meilleure musique (pour **EXILS** en 2005 et **LIBERTÉ** en 2011). Sur la bande originale du documentaire **INDIGNADOS** en 2012, elle est rejointe par le compositeur-guitariste Valentin Dahmani ; c'est l'occasion pour les deux musiciens de tester le procédé créatif – qui sera mené à maturité dans **GERONIMO** – consistant à intégrer à leur création musicale des sons tirés du tournage.

Delphine Mantoulet a aussi assuré la production exécutive de **GERONIMO**.



© Cécile Miella

BÉATRICE BIZET

Repérage des décors / régie

Béatrice Bizet pratique le métier de régisseuse depuis 15 ans et vit dans les Pyrénées-Orientales. Pour le tournage de **GERONIMO**, elle a dû trouver les décors dans le Roussillon, ce qui nécessite une bonne connaissance du territoire : friches industrielles, beaux paysages, plages, routes, entreprises, etc. Elle a effectué plusieurs semaines de repérages disséminés sur 3 mois avant le tournage en septembre 2013. Tous les décors proposés à Tony Gatlif ont été validés, c'est ainsi que le film a été tourné à La Palme, Le Barcarès, Torreilles, Sainte-Marie, Argelès-sur-Mer et Perpignan. Elle a fait un important travail de demandes d'autorisations, de liens avec les mairies et la police, pour que le tournage puisse avoir lieu dans de bonnes conditions : elle a pu ainsi répondre aux demandes du réalisateur qui aimait les imprévus et profiter des atouts de chaque décor.

Le tournage

Bien que la présence de la communauté gitane et la proximité de l'Espagne localisent assez clairement l'action de **GERONIMO** dans la région de Perpignan, Tony Gatlif s'est bien gardé de nommer une quelconque ville ou quartier, pour préserver le caractère universel de cette histoire "qui pourrait aussi bien se passer à Marseille, à Saint-Denis ou en Alsace". Le tournage s'est déroulé en équipe réduite, du 12 août au 26 septembre 2013, à Saint-Étienne puis à Perpignan et ses environs. Soit à peine sept semaines de prises de vues intensives, de jour comme de nuit, dont on retrouve l'intensité et la folle énergie dans le rendu final du film. Tout comme on retrouve la tramontane, qui a incessamment soufflée sur les scènes extérieures, et qui, loin d'être une contrainte climatique, leur insuffle son caractère colérique, comme pour exacerber le tourbillon incontrôlable des événements et des sentiments.

Pour renforcer la violence latente du film, Gatlif a tiré le plus grand parti de la "physi-qualité" de ses comédiens (dont une majorité de non professionnels). Il les voulait charnels et "mâles", "un peu maigres, musclés et secs comme des loups, avec un côté chien errant". Les acteurs se sont tant immergés dans leurs rôles (se musclant pour les uns, perdant du poids pour les autres, ou les deux pour certains) que même en dehors des prises, ils restaient "en meute" et se mélangeaient le moins possible avec le clan ennemi.

Retrouvez le récit de tournage de Vincent Heneine (*Antonieto*) sur : www.nosvideos.languedoc-roussillon-cinema.fr

Pour préserver leur spontanéité, le cinéaste ne leur délivrait le scénario que jour par jour, sous la forme d'une simple feuille de papier, distribuée la veille (voire même une heure avant la scène), décrivant le contenu et les dialogues des scènes à filmer. De quoi préserver la maniabilité, la créativité de ses interprètes, qui ne savaient même pas si leur

personnage n'allait pas mourir le lendemain !

GERONIMO est un film différent des précédents, "je me suis senti plus libre" confesse le cinéaste qui est allé jusqu'à filmer la battle (opposant les communautés turque et gitane dans le bar-hangar) en un plan séquence de sept minutes, sans aucune répétition préalable, et en dirigeant le chef opérateur

à la main, de l'intérieur même de la scène. "La mise en scène n'avait pas de frein, un acteur qui avait quelque chose à jouer, on le suivait jusqu'au bout. La caméra n'avait pas de pied, elle filmait tout le temps en 360°". Conçue aux antipodes de la chorégraphie à l'américaine, cette scène de battle est à l'image de l'ensemble du tournage : nourrie du hasard, de l'accidentel, autrement dit de "miracles" d'après le cinéaste.



Documents de travail

Dessins et peinture de Tony Gatlif



Croquis de mise en scène pour les positionnements dans la ruelle, côté famille Molina



Croquis de travail pour la danse



© Princes Productions, Tony Gatiff

flamenco de Bocanegra



© Princes Productions, Tony Gatiff

Aquarelle de l'arrivée de la famille Terzi à la battle du Mécano Général

Une scène du film

La fuite de la jeune Nil avec son amoureux Lucky a mis les deux communautés en effervescence. Le soir même du scandale, les jeunes turcs et gitans se défient le long d'une voie de chemin de fer désaffectée, dans une ambiance électrique, sous le regard impuissant de Geronimo (16ème minute du film).

EXTRAIT DU SCÉNARIO

5. EXT NUIT RUELLE QUARTIER SAINT PIERRE COTÉ TERZI

Une main tient un gros bâton en bois et frappe le rythme sur une benne en ferraille de couleur jaune.

Une autre main tient un couteau à cran d'arrêt et le frotte contre le grillage plusieurs fois en rythme avec la musique.

Au contact de l'acier, il y a des étincelles.

Une troisième main frappe avec une grosse clef à molettes contre le grillage.

Une main frappe avec une chaîne en rythme sur la palissade tagguée. Il est écrit sur le tag, « savoir sortir du cadre ».

Des jeunes allument les phares des deux voitures en direction de la rue Saint Pierre.

Les réverbères sont allumés, parfois un peu penchés par le poids des fils électriques qui pendent en désordre. C'est la zone poussiéreuse où traînent des chats faméliques.

Les palissades de quatre mètres environ bordent la ruelle qui a dû être un passage entre la ville et les bas quartiers.

Les quatre jeunes vêtus en costumes de fête, sont menaçants. Ils continuent le rythme hip hop en frappant avec leurs objets métalliques ou en bois sur la benne en ferraille de couleur jaune, sur le poteau de signalisation, sur la palissade, sur un appareil de séchage de sérigraphie jeté sur le trottoir et sur le grillage. L'un des quatre percussionnistes est maintenant torse nu. Il fait glisser plusieurs fois la lame de son couteau sur le grillage.

Tous ces bruits forment la musique hip hop.

Retour sur la scène

Cette scène dite de “la ruelle” est celle qui relève avec le plus de panache le défi artistique de **GERONIMO** : celui de transfigurer la violence qui affleure de toutes parts du récit en un élan musical, ou autrement dit, faire un film violent... tout en étant non-violent. Cette scène était la toute première du plan de tournage de **GERONIMO**.

La séquence précédente s’est abruptement close sur une menace de massacre. Dès le “cut” qui suit, on découvre le clan turc prêt à en découdre avec le clan gitan dans une espèce de no man’s land urbain, dont les éléments de décor deviennent à la fois l’exutoire de la haine des hommes et matière sonore. Si les souffles de cor et les riffs de guitare extra-diégétiques¹ donnent la tonalité inquiétante de la scène, ce sont les bâtons, couteaux et chaînes cognant et lacérant les poteaux et les grillages qui en dictent le rythme. “Avec Valentin, nous avons composé la musique à partir des éléments que Tony nous a décrits en amont de ses scènes” déclare Delphine Mantoulet, qui a commencé à travailler sur la partition un an et demi avant le tournage. “Puis le

tournage s’est fait en musique; tous les acteurs qui avaient une partie musicale portaient une oreillette afin d’être parfaitement synchro.”

Les sirènes de police qui résonnent au loin ne changeront rien à la détermination des jeunes turcs qui semblent tourner en rond derrière les grillages, affamés de vengeance. Leur ambiance sonore, portée par la complainte d’un chant et d’une flûte traditionnelle (le ney), est peu à peu contaminée par les sons gitans, dont chaque percussion (à même les corps ou sur le bois d’un cercueil) est accomplie et filmée comme une violence infligée au clan d’en face. Ainsi, le flamenco dansé qui s’empare du rythme de l’ensemble vers la fin de la séquence semble s’emparer du corps de Fazil le frère turc, mis à terre par sa transe colérique. Le silence de la séquence suivante, uniquement dérangée par la complainte régulière et mécanique d’une ventilation n’en est que plus “percutant”.

¹ dont les sources sonores ne sont pas physiquement présentes dans l’univers filmé.



© Princes Productions



© Princes Productions

Thèmes et réflexions

Du western à la tragédie grecque

En donnant le nom de Geronimo au personnage principal (et par extension à son film), Gatlif lui associe une légende (liée à la résistance, à la révolte) et une typologie de western, tout autant évoquée par la quête de vengeance et le duel inévitable entre les deux clans. Le drame social n'est pas en reste, à travers les ancrages réalistes voulus par le cinéaste : l'environnement urbain, le tissu culturel, la jeunesse défavorisée... La scène où Nil, seule dans son squat abandonné et ouvert aux vents, est en proie à des angoisses, applique les codes du cinéma d'horreur (montage alterné, sur-présence de l'élément sonore, subjectivation du point de vue...).

Une fois la musique et la danse ajoutées à ce récit d'amants maudits que leurs clans opposent (dans la tradition d'un Roméo et Juliette dévorés par la passion), s'établit une filiation entre **GERONIMO** et la comédie musicale en général, et **WEST SIDE STORY** en particulier. Enfin, les jeunes de la cité en témoins impuissants assimilés à un chœur de théâtre antique, le SDF fou qui se transforme en Cassandre et le dénouement inéluctable qui appelle le prix du sang (de la couleur de la jupe de Geronimo) finissent de teinter le film d'accents de tragédie grecque.

Des communautés rassemblées par la musique

Si les communautés turque et gitane sont en opposition violente dans **GERONIMO**, rien, dans les choix de mise en scène (ni au niveau de leur traitement, de leurs vêtements, ou de leur physique) ne les oppose vraiment. Tony Gatlif désamorce, au contraire, la tentation communautariste en mixant les musiques caractéristiques de chaque partie. Une complainte turque laisse la place à un flamenco moderne, qui à son tour est supplanté par du hip-hop ou un air d'opéra, tous réunis en un seul souffle qui fait battre tous les cœurs au même rythme.



© Princes Productions

L'éduc' : héros des temps modernes

GERONIMO condense les multiples figures d'éducateur de rue en une seule : celle d'une femme gracieuse, au nom et à incandescence de guerrier rebelle. Si cette âme forte et déterminée s'oppose avec ferveur aux archaïsmes et à la barbarie, son discours n'a rien d'un sermon. Ses paroles qui sont ses seules armes contre la violence verbale et physique auxquelles elle doit faire face (ou dont elle doit protéger les autres), elle les délivre en un flux continu et entêtant comme le slam, comme un chaman tentant de conjurer une transe mortifère à travers son cantique. Toutefois, Geronimo, qui "essaie de croire aux miracles"¹ dans l'exercice de son métier-sacerdoce (dont elle a "hérité" d'une mère-martyre), représente bien une figure d'éduc' "solitaire et sacrificielle". Elle a dédié toute sa vie personnelle à sa mission, comme le suggère son appartement vide, où les boîtes du passé attendent toujours d'être débarrassées.

¹ : dans la scène de la première confrontation avec les frères de Lucky le gitan, 13^{ème} minute du film

Le regard de Nadja Harek, réalisatrice

Tenir debout

Quand le film s'ouvre, c'est une belle jeune mariée qui court de tout son être, entre la peur et la joie d'être enfin libre. On comprend vite qu'elle a quitté la cérémonie quand un beau motard, crinière sauvage au vent, roule aussi vite qu'elle, vers elle, pour elle. C'est ça Gatlif : la passion, la liberté à tout prix. Le ton est donné.

Et puis, ailleurs, dans le quartier déserté par les adultes, zonent sous un soleil de plomb, des ados de tous âges et de toutes origines, les plus jeunes font le guet, les autres fument, dansent et picolent en cachette. Qui craignent-ils tous ? Leurs parents ? Non : Geronimo ! Un autre bout de femme, une boule de nerfs, entièrement vouée à sa devise : "croire aux miracles". Éducatrice ? Plutôt la voix du réalisateur Gatlif, car ici pas de permanence, ni de dossiers ou de bureau, c'est Gatlif le médiateur qui tente tant bien que mal de maintenir la paix dans ce no man's land du sud de la France.

La jeune femme est comme ces jeunes, elle a connu la violence et l'ennui, elle est des leurs. Son autorité naturelle et son engagement tout entier forcent le respect. Cette éducatrice des rues interprétée par Céline Sallette qui ne lâche rien, va voir ce fragile équilibre emporté par la violence de deux clans, turcs et gitans. Violence d'abord canalisée par la danse, puis de moins en moins contrôlée, accompagnée et introduite par les battles de breakdance et de flamenco, comme une chorégraphie qui dégénère. Rarement vue dans

le cinéma de fiction français, la danse hip-hop est ici magnifiée par une caméra portée qui suit l'énergie de la danse, les mouvements précis des corps, sans perdre de vue le sol. Les corps contiennent, au bord de l'implosion, toute la rage accumulée. Le flamenco et la danse hip-hop sont mis face à face sans opposition, comme un dialogue entre deux communautés enragées que seul l'art de la danse apaise un instant, un instant seulement. Car l'honneur est en jeu, cette jeune mariée d'origine turque a fui un mariage forcé pour son amoureux de gitan.

Geronimo, tout au long du film, est aux aguets, veille sur les jeunes, prévient chaque clan du danger qui les attend, donne tout dans cette histoire. Geronimo est une sainte des quartiers, qui tient debout malgré la folie des hommes, dans ce western moderne où les archaïsmes sont tenaces.



Nadja Harek

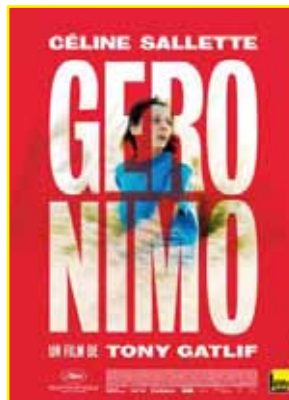
Après avoir obtenu une maîtrise d'études cinématographiques à l'université de Montpellier, Nadja Harek a réalisé des films avec l'association Attitude à Montpellier : *Vagabond danse* (2007), *Legiteam Obstruxion, au cœur des battles* (2008), *Smokemon la relève* (2009), *Du cercle à la scène* (2013)... En 2014 elle a réalisé *BGirls*, un documentaire sur des filles danseuses et chorégraphes de hip-hop et *Ma famille entre deux terres* sur les traces de sa famille en Algérie, où ses frères (nés en France) se sont mariés, dans le village d'origine de son père.

Équipe du film

Réalisation et scénario : **Tony Gatlif**
Production exécutive : **Delphine Mantoulet**, Princes Productions
Coproduction : **Rhône-Alpes Cinéma**,
avec la participation de la **Région Rhône-Alpes**, du CNC
et le soutien du **Fonds Images De La Diversité**, avec la participation
de **Canal +** et **Cine +**, en association avec **Cinéma 8**, avec le
soutien de la **Région Languedoc-Roussillon**, de **L'Acisé - Commission Images De La Diversité**

Image : **Patrick Ghiringhelli**
Musique : **Delphine Mantoulet**, **Valentin Dahmani** sous la direction
musicale de **Tony Gatlif**
Son : **Philippe Welsh**
Montage : **Monique Dartonne**
Administrateur de production : **Sylvain Mehez**
1er assistant réalisateur : **Jean-Luc Roze**
2 e assistant réalisateur : **Valentin Dahmani**
Assistant réalisateur : **Julien Dara**
Scripte : **Andra Barbuica**
Casting : **Eve Guillou**
Casting adolescents : **Véronique Ruggia**
Directeur de production : **Christian Paumier**
Régisseur général : **Nicolas Beausseiu**
Montage son : **Adam Wolny**
Mixage : **Dominique Gaborieau**
Costumes : **Catherine Rigault**
Maquillage : **Laurence Grosjean**

Acteurs :
Céline Sallette, **Rachid Yous**, **David Murgia**, **Nailia Harzoune**, **Vincent Heneine**, **Adrien Ruiz**, **Aksel Ustun**, **Tim Seyfi**, **Finnegan Oldfield**, avec la participation amicale de **Sergi Lopez**



ACCÈS À LA FICHE DU FILM



Réalisation du Petit Carnet

Directeur de la publication :
Alain Nouaille, président de LR Cinéma

Rédaction :
Aysegül Algan
Membre fondatrice d'une association d'éducation à l'image, elle est actuellement journaliste et responsable d'édition dans un groupement de magazines de cinéma professionnels et grand public.

Suivi éditorial :
Amélie Boulard, LR Cinéma

Un grand merci à :
Delphine Mantoulet, **Nadja Harek**

Propriété :
Languedoc-Roussillon Cinéma
6, rue Embouque d'Or
34000 Montpellier
Tél : 04.67.64.81.53
www.languedoc-roussillon-cinema.fr

Achévé d'imprimer : juin 2015

Sélection officielle / Séance spéciale - Festival de Cannes 2014

Carnet publié grâce au soutien financier du Ministère de la Culture (DRAC) et du CNC